ADRESSE

DES PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE CENTRALE DE BOURGES,

A LEURS CONCITOYENS,

ET PARTICULIÈREMENT AUX PÈRES DE FAMILLE;

Rédigée par le citoyen **BONNAIRE**, *Professeur d'Histoire, et lue le jour de la Fête* DE LA JEUNESSE, *10 Germinal, 4.e année de la République française.*

CITOYENS,

IL faut aux Français d'autres mœurs sous la république que sous la monarchie. L'instruction publique liée à tous les abus, comme la plupart de nos institutions vicieuses, devait donc être soumise à une réforme salutaire : à la barbarie de nos écoles monastiques, il fallait substituer un systême raisonné, un plan sage purgé du levain de tous les préjugés. C'est ce qu'a fait la loi du 3 brumaire de l'an 4.e. Après tant d'agitations politiques, de convulsions révolutionnaires, il est doux de pouvoir goûter

A

en paix les charmes consolans de l'étude, et de voir les sciences ouvrir leur temple pour offrir aux hommes éclairés un azyle et le repos.

Nous devons déplorer que le torrent des évènemens n'ait pas permis plutôt à nos législateurs de réorganiser l'instruction publique. Pourquoi faut-il que la révolution, qui est devenue une école si utile pour l'homme fait, n'ait été pour l'adolescence qu'une occasion de dissipation et de désordres? Qui de nous n'a pas gémi, en voyant se développer le germe des passions les plus hideuses dans de jeunes cœurs dont la candeur et l'innocence devaient faire le plus bel apanage? Et ne doit-on pas regarder comme une calamité publique ces goûts dépravés, ce libertinage précoce dont se fait gloire aujourd'hui une jeunesse insensée et frivole qui se prépare, sans le savoir, tous les regrets amers et cuisans qu'entraîne après soi l'habitude du vice? Empressons-nous donc de venir à son secours! la Patrie a besoin des lumières de ses enfans : ne prolongeons point cette funeste lacune dans l'instruction, dont on ne tardera pas à s'appercevoir, et qui au lieu de Magistrats intègres, d'Administrateurs éclairés, de Législateurs vertueux, ne nous donnerait, si on n'y apporte un prompt remède, que des cœurs corrompus, et des ames sans énergie dans des corps usés et languissans.

Accourez donc, ô vous qui avez su vous préserver de la contagion! Et toi, génération naissante, qui fais la plus chère espérance de la patrie, c'est sur toi que nous arrêtons nos

regards avec complaisance, c'est à toi que nous consacrons notre zèle et nos travaux !

L'instruction ne sera plus ce pénible apprentissage de mots qui usait de si bonne heure les ressorts de l'ame ; elle ne consistera plus dans un amas de ridicules superstitions, d'argumentations frivoles ; ce ne sera plus pour la jeunesse une époque de contrainte et de larmes, une carrière hérissée de difficultés et de dégoûts : mais tout ce qui peut piquer la curiosité et élever l'ame ; tout ce qui tend à orner l'esprit, à donner de la maturité au jugement ; ce que les sciences ont de plus relevé, de plus récréatif, de plus utile ; tel est le but de l'établissement des Ecoles centrales.

N'en concluons cependant pas qu'on doive proscrire l'étude des langues : la mémoire est l'esprit de l'enfance ; il faut la cultiver. Oui, jeunes élèves, vous entendrez l'Orateur romain faisant pâlir le coupable Catilina, Démosthène soutenant de son éloquence mâle le colosse chancelant de la république d'Athènes, et vos oreilles s'accoutumeront aux fiers accens de la liberté ! La richesse d'Homère, l'harmonie de Virgile, le pinceau délicat d'Horace, le sel de Plaute et de Terence, les tableaux tragiques d'Euripide et de Sophocle ouvriront vos ames à de nouveaux plaisirs, et redoubleront votre ardeur pour l'étude des deux langues les plus abondantes et les plus harmonieuses qui aient jamais été parlées par des hommes, et dont les nôtres ne sont que d'imparfaits dialectes.

Mais les langues anciennes ne doivent pas

vous occuper exclusivement : le génie étouffé pendant tant de siècles a rallumé son flambeau parmi nous ; les langues modernes se sont épurées, et chaque peuple a eu ses modèles.

Les Grecs, jaloux de s'instruire, voyageaient dans l'Inde ou dans l'Egypte, qui étaient le berceau des sciences ; les Romains visitaient les ruines d'Athènes pour y recueillir quelques étincelles du feu sacré qui avait animé leurs illustres précurseurs : plus heureux que vos maîtres, jeunes Républicains, vous trouverez dans vos foyers ce qu'ils allaient chercher loin de leur patrie, à travers tant de fatigues et de dangers : les nations voisines auront un interprête au milieu de vous ; vous connaîtrez leurs différens idiômes ; les chef-d'œuvres produits par l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, etc. serviront à votre instruction ; et si un jour des relations d'intérêt ou de commerce vous entraînent au-delà de nos frontières, devenus en quelque sorte citoyens de tous les pays, vous n'aurez à craindre ni la surprise, ni la fraude ; et la différence du gouvernement et des mœurs vous fera seule appercevoir que vous aurez quitté votre patrie.

Puissent les langues modernes devenues ainsi plus familières, opérer entre les peuples un rapprochement si nécessaire pour le bonheur du genre humain, multiplier entr'eux les communications, et leur persuader enfin qu'ils ne doivent plus se déchirer avec rage, mais s'entr'aimer comme les membres d'une seule et même famille !

En cultivant la mémoire, évitons de la surcharger : une étude qui porte toujours sur le même objet fatigue l'imagination et décourage même le talent ; à plus forte raison si c'est une étude de mots qui par elle-même est séche et rebutante ; alors il faut savoir ménager quelqu'objet agréable qui, par les charmes de la variété, serve de délassement à l'esprit : c'est ainsi que l'Histoire naturelle se trouve placée dans les premiers cours de l'Ecole centrale. Les plantes que nous foulons aux pieds ; les arbres dont nous savourons les fruits ; les arbustes, les fleurs qui parfument notre odorat ; les oiseaux mélodieux qui nous enchantent ; les animaux qui nous nourrissent ; les bêtes féroces qui nous épouvantent ; les montagnes sourcilleuses d'où jaillissent les fleuves qui fertilisent nos campagnes ; les trésors qu'elles recèlent dans leurs flancs ténébreux ; ce vaste Océan qui porte et qui engloutit tant de richesses ; les monstres qu'il nourrit dans ses abymes, etc. etc. tel est le vaste et brillant tableau qui va se déployer aux yeux de nos jeunes élèves : avec quelle avide curiosité ne le parcourront-ils pas ! Transportés dans un monde nouveau, de quelque côté qu'ils portent désormais leurs regards, tous les objets parleront à leur pensée ; ils apprendront à converser avec l'Auteur de la nature. O vous qui douteriez des charmes d'une telle étude, souvenez-vous que c'est en botanisant que J. J. Rousseau se consolait de l'injustice et de la méchanceté des hommes !

Il est un art qui devait trouver ici sa place ;

et qui aide à l'étude de la nature en mettant en quelque sorte l'élève en sa présence, en lui faisant observer et saisir les contours et les formes que les objets présentent à nos yeux : il est aisé alors de conduire sa main, qui a de la souplesse et de la docilité. C'est ainsi qu'il aura plus de justesse dans les organes, et à quelque profession qu'il veuille ensuite se livrer, le dessin facilitera son travail, et lui donnera un plus haut degré de perfection. L'architecte sur-tout puisera dans cet art les plus grandes ressources ; pour former son goût et lui donner l'idée du beau et du grand, on mettra sous ses yeux les belles proportions de l'architecture antique, dont les ruines majestueuses nous frappent encore aujourd'hui d'étonnement et d'admiration.

Le dessin est encore essentiel à l'art d'imiter par le coloris et les nuances, les diverses productions de la nature. Comme l'élève aimera à voir éclore en un instant sous sa main les fleurs, les animaux, les oiseaux ! avec quel charme ne s'appropriera-t-il pas les plus beaux sites, les plus délicieux paysages ! peut-être même un jour son pinceau parviendra-t-il à former les traits d'un père, d'une mère, d'un ami : art charmant qui trompe les douleurs de l'absence et la mort même, et qui, en nous montrant sans cesse les visages vénérés de ce que nous avons eu de plus cher, nous excite à la vertu par le souvenir de leurs bons exemples !

C'est dans ce cercle d'études, aussi variées qu'utiles, que les élèves passeront leur tems depuis l'âge de douze ans jusqu'à quatorze.

A cette dernière époque, l'esprit fermente, les idées se multiplient et surabondent ; il faut un régulateur, il faut imposer à la légèreté, à l'inconséquence si naturelle à cet âge, le frein salutaire de la sagesse et former le jugement.

Voici donc le moment de s'occuper des sciences exactes qui sont la mesure la plus précise de notre esprit, de son degré d'étendue, de sagacité et de profondeur. Susceptibles d'une démonstration rigoureuse, elles ne laissent aucune prise à l'erreur : on est conduit de vérités en vérités qui portent avec elles leur caractère de certitude, et qui forment les anneaux d'une même chaîne qui se prolonge à l'infini. Là le jeune élève retrempera son ame ; accoutumé à ne marcher qu'à la lueur du flambeau de l'évidence, il apprendra à régler les écarts d'une imagination désordonnée, à juger d'un raisonnement, à en prévoir les conséquences ; il acquerra cette justesse d'esprit, cette netteté d'idées qui le préservera également de la présomption et de la crédulité.

Les sciences exactes ne produisissent-elles que ces avantages, elles devraient faire partie essentielle de l'instruction publique. Mais la science de la navigation, celle du génie, des ponts et chaussées, etc. ne consiste-elle pas aussi dans l'étude approfondie des vérités mathématiques ? Et n'est-ce pas en quelque sorte agrandir son être, que de pouvoir un jour, sur les pas des Galilée, des Newton, élancer son imagination au milieu de ces globes lumineux qui roulent sur nos têtes, et soumettre à ses calculs hardis les loix immuables de la nature !

Les abstractions mathématiques ne peuvent être exemptes d'un peu de sécheresse ; ce sont les applications qui jettent de l'intérêt sur une étude, et qui montrent toute son utilité et son étendue : c'est en réunissant l'expérience au calcul, que la physique est devenue une science exacte, profonde, lumineuse. Quel vaste champ ouvert à la curiosité, à la pénétration de l'élève, lorsqu'on l'entretiendra des propriétés générales des corps, de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres, lorsque les loix du mouvement, de la pesanteur, de l'équilibre, les expériences sur les différentes espèces de gaz, la théorie de la lumière, occuperont son esprit, et que l'électricité lui étalera ses merveilles ! bientôt il voudra à son tour interroger la nature, la presser, lui arracher son secret.

La Physique et la Chimie, autrefois trop distinctes, se donneront la main et se prêteront un mutuel appui. Ce n'est plus seulement la figure extérieure des corps, ni leur masse ou leur vitesse, que l'élève va considérer ; il les décomposera, les analysera, en trouvera les élémens : pour lui la nature n'aura plus de secrets : il connaîtra la constitution intime des corps, leurs principes, les combinaisons variées de ces principes, leurs affinités réciproques, leurs attractions électives et les propriétés qui en résultent : delà la perfection de tous les arts dont les moyens consistent en combinaisons ; et ce qui nous intéresse de plus près, la perfection de la médecine pratique dont les formules n'atteignent leur but qu'autant qu'elles sont conformes aux règles de la Chimie. Cette science

sait encore nous étonner par la magie de ses prodiges et de ses découvertes ; jamais sans elle un moine n'eut inventé cette poudre meurtrière qui imite les éclats de la foudre et qui a changé notre système guerrier.

Nous voici parvenus à l'époque où l'esprit s'est fortifié sensiblement avec le corps : après seize ans, les goûts de l'élève ont acquis de la solidité ; ses passions se développent ; son caractère se prononce : il est tems de lui faire lever les yeux sur ses semblables : prêt à devenir un homme, il doit étudier les loix de son pays, se pénétrer de l'étendue de ses droits, et sur-tout s'exercer à les défendre.

Pour le faire avec succès, il est nécessaire qu'il revienne sur une de ses premières études, celle des langues ; mais pour les considérer sous un nouveau point de vue : ce sera pour remonter aux principes généraux de leur formation ; et il verra chaque langue particulière dériver de ces principes, comme des branches d'un même tronc : dès-lors il pourra suivre la marche de l'esprit humain dans la génération de ses idées, connaître toute l'influence qu'ont les mots sur le jugement que nous portons des objets ; il observera le mécanisme des phrases en les décomposant, en les disséquant en quelque sorte ; il sentira les nuances qui différencient ce que nous appellons quelquefois si improprement *synonimes* ; il se convaincra que si nos idées sont indépendantes de la manière de nous exprimer ; le choix des termes néanmoins ajoute à leur degré de profondeur, de

de justesse ou d'énergie, et que tout homme qui doit un jour parler en public, doit, s'il veut captiver ses auditeurs, connaître le génie et toutes les ressources de sa langue.

Tel est l'objet de la grammaire générale: c'est ainsi qu'en donnant toujours aux mots leur vrai sens et leur valeur, on sait mettre ses idées dans le jour le plus favorable, et qu'on apprend de bonne heure à apprécier ce verbiage inutile, ce flux de paroles oiseuses que les ignorans prennent pour du talent, mais qui n'est le plus souvent que le masque de l'ineptie et l'absence de la raison.

Après avoir ainsi parcouru la grammaire en philosophe, on peut s'élancer dans la carrière des belles-lettres. Ce ne sont plus des mots qu'il s'agit d'étudier dans les écrits des grands hommes de tous les siècles; ce qu'il faut y voir, c'est la sublimité des pensées, la force des raisonnemens, l'enchaînement des preuves; ce sont les prodiges opérés par l'art de la parole; c'est César entraîné par la véhémence de Ciceron, et laissant tomber de ses mains l'arrêt de mort de Ligarius; c'est Philippe redoutant plus la voix foudroyante de Démosthène que toutes les armées de la Grèce.

Fille du génie et de la liberté, l'éloquence est fière, hardie dans les républiques, craintive, pusillanime, défigurée chez les esclaves. C'est dans les délibérations politiques, au milieu des convulsions populaires, dans les discussions solemnelles, qu'elle agrandit son domaine, et

qu'elle exerce tout son empire : c'est là qu'elle devient en quelque sorte une magistrature, et qu'elle donne à celui qui la possède une supériorité réelle sur ses semblables. Sans doute elle peut quelquefois servir le crime et les factions ; mais ne faut-il pas aussi de l'éloquence pour les dévoiler, pour les combattre, pour les terrasser ? n'en faut-il pas pour proposer des réformes utiles, des vues salutaires, quand on a des préjugés et des préventions à détruire ? n'en faut-il pas enfin pour défendre ses droits civils et politiques ? L'éloquence, nous le savons, est un don de la nature ; mais ce sont les règles qui la développent, qui la font valoir, qui apprennent à l'orateur à étudier les mœurs, les passions de ceux qui l'écoutent, à s'insinuer peu à peu dans leurs esprits, à s'en emparer enfin, et à les diriger à son gré.

L'étude importante de l'art oratoire laissera à l'élève quelques intervalles pour parcourir les ouvrages des grands hommes qui ont cultivé la poésie, cet art brillant de l'imagination qui embellit la raison, et qui semble créer ce qu'il peint, en lui donnant la chaleur, le mouvement et la vie. Quelle source intarissable de plaisirs au milieu de ces fictions ingénieuses, de ces images brillantes, de cette pompe de pensées et d'expressions ! Combien ne s'applaudira-t-il pas de s'être assuré pour la vie le délassement le plus désirable pour l'être pensant, l'avantage précieux de converser avec les génies de tous les âges, et de bannir à jamais l'ennui, ce fléau qui assiége l'ignorance au milieu du fracas des plaisirs et de toutes les superfluités de l'opulence !

En vain connaîtrait-on toutes les règles, toutes les parties de l'élocution oratoire, si on n'y joignait quelques études auxiliaires propres à enrichir l'esprit et à aider à l'imagination : ce serait avoir le plan d'un bel édifice, et manquer des matériaux nécessaires à sa construction. Delà le besoin de s'accoutumer à la réflexion, de se rendre compte de ses propres pensées, de joindre l'expérience du passé à son expérience particulière, et de puiser dans l'histoire des peuples des leçons et des exemples. Remontons dans la nuit des siècles et passons en revue le genre humain ! Quel mélange de lumières et d'ignorance, de grandeur et de bassesse ! Des nations conquérantes affaissées sous le poids de leur puissance ; des déluges de barbares inondant l'Europe et l'Asie ; par-tout la cupidité, l'ambition faisant de la terre un théâtre sanglant de carnage et de vengeance ; voilà le plus souvent le spectacle que donne le monde que nous appellons *policé* ; c'est avec peine que l'on discerne, à l'extrémité de l'Asie, un peuple qui donne l'exemple des vertus, et qui a subjugué ses vainqueurs par sa sagesse. Cependant toujours on a cherché le bonheur ; c'était le but des associations politiques ; pourquoi donc n'a-t-on jamais saisi que son ombre ? Quelle est la cause de toutes les révolutions qui ont tourmenté le globe ? Quel a été le secret de la grandeur et de la décadence des peuples ? Où les sciences, les arts, le commerce ont-ils pris naissance, et quelle a été leur influence sur les mœurs et sur les gouvernemens ? En quoi la plupart des institutions politiques ont-elles été vicieuses ? etc. Telles sont, ô jeunes élèves, les

problêmes que vous aurez à résoudre : puis reportant vos regards sur votre patrie, vous l'en aimerez davantage ; vous applaudirez à l'extirpation totale des abus qui ont fait de tout tems le malheur des peuples ; et toujours pleins des exemples historiques, toujours en garde contre les factions, vos discours, vos écrits retiendraient la République sur les bords de l'abyme, si quelque traître tentait un jour de l'y précipiter.

Il est une autre science liée à l'étude de l'histoire dans quelques-unes de ses parties, et qui devait couronner le systême d'instruction publique ; c'est celle de la législation, qu'on peut regarder comme la plus importante de toutes, puisque c'est elle qui fait le sort des nations. Défigurée par les passions ou les préjugés de quelques écrivains, elle a enfin été traitée par des philosophes amis de l'humanité qui ont invoqué les principes éternels, immuables qui en sont la base.

C'est la première fois peut-être qu'on aura proclamé dans des écoles publiques les droits sacrés et imprescriptibles de l'homme, qu'on aura rendu vraiment nationale cette haine que nous devons aux tyrans du monde : là l'homme sentira la dignité de son être ; il apprendra comment et à quelles conditions se sont formées les premières sociétés ; quelle portion de liberté il a sacrifiée, en renonçant à son indépendance naturelle pour se rapprocher de ses semblables ; il saura quel est le but des loix, quel est le devoir des magistrats ; il verra les ressorts secrets

qui ont mis l'univers à la chaîne; et fier de son affranchissement, il bénira l'heureux moment où la France libre a brisé son joug et vengé l'humanité.

Au reste, la théorie des loix n'est pas l'ouvrage d'une année, c'est l'étude de la vie toute entière; mais pour completter l'instruction de la jeunesse, il était bon de la familiariser avec les publicistes les plus célèbres, de lui faire entrevoir de bonne heure la source de tous les maux du genre humain, et les remèdes qu'on y peut apporter.

Tel est le vaste plan qui a été soumis à la Convention nationale et adopté par elle : c'est ainsi qu'en ravivant les mœurs publiques, en honorant les talens, en substituant aux transports aveugles de la haine, à la soif de la vengeance les plus douces affections sociales, en instruisant le peuple, qu'on a voulu démoraliser et abrutir, la France répondra à ses éternels détracteurs, et qu'elle justifiera sa révolution. Illustre par son génie comme par son courage, grande par ses lumières comme par ses victoires, après avoir fait trembler l'Europe, elle saura commander son estime. C'est l'ignorance qui préside à toutes les erreurs, qui conseille tous les crimes; c'est elle qui met le poignard dans les mains de l'assassin, qui allume les torches incendiaires du fanatisme, qui fait siffler les serpens de la discorde : qu'elle soit donc proscrite, deshonorée; qu'une pépinière d'hommes éclairés s'élève bientôt sous nos yeux; qu'elle achève de dissiper les nuages, et de

naturaliser la raison parmi nous; qu'elle rende les vérités importantes en quelque sorte populaires, et que la République s'annonce au monde comme un pas de plus vers la perfection de l'espèce humaine!

Il nous reste à faire quelques courtes observations sur l'exécution de la Loi du 3 brumaire. L'école centrale est à peine organisée; beaucoup de citoyens l'ignorent peut-être, ou s'ils le savent, ils pourraient s'imaginer que des écoles primaires aux écoles centrales il n'y a qu'un pas, et qu'il n'est besoin d'aucune instruction intermédiaire : il importe de prévenir de telles erreurs.

N'oubliez pas, pères de famille, que ce n'est qu'à douze ans qu'on est admis dans les premiers cours de l'école centrale? Ces cours n'étant que d'une année, a-t-on pu supposer que le professeur de grec et de latin, par exemple, pourrait, dans un si court espace, donner les premières notions grammaticales, et traduire Homère et Virgile, Ciceron et Démosthène? A-t-on cru que le professeur d'histoire, dont le cours est d'une si vaste étendue, aurait le tems de s'occuper de détails géographiques et des premiers élémens de la sphère? Non, sans doute; l'intention manifeste du législateur a été de n'ouvrir les écoles centrales qu'à ceux qui y apporteraient quelques connaissances préliminaires, et qui sauraient du moins ce qu'on enseignait dans les premières classes des anciens colléges.

Mais, direz-vous, à quoi bon des écoles,

s'il faut être savant pour y être admis? Eh ! que prétendez-vous donc faire de vos enfans jusqu'à l'âge de douze ans? Vous bornerez-vous à leur faire apprendre à lire et à écrire ? Consentiriez-vous à les envoyer à des leçons qu'ils ne pourraient pas comprendre, et où ils nuiraient peut-être à l'avancement des autres par la contagion de leur exemple ?

Si l'ancienne institution publique avait un vice radical, c'était d'être prodiguée sans discernement et sans choix ; c'était d'arracher à l'agriculture une foule de bras qui venaient s'énerver dans les villes ; c'était de former ces demi-savans pétris de présomption et de vanité, rougissant au nom de l'atelier de leur père, surchargeant la terre du fardeau de leur inutilité, à charge à autrui, à charge à eux-mêmes, tandis que leur existence eût peut-être été heureuse et utile à la patrie, s'ils n'eussent point dédaigné la charrue qui les avait nourris.

C'est donc avec sagesse que les écoles centrales n'ont point été ouvertes indistinctement à tous. Que devait le législateur au peuple ? Cette portion de l'instruction indispensable pour qu'un homme ne soit jamais dans la dépendance d'un autre ; mais il ne devait des encouragemens pour les sciences qu'à ceux que la nature prédestine à cette vaste et brillante carrière. Il devait encore un éclatant hommage à l'égalité politique, en disputant à la bizarre et capricieuse fortune le génie qu'elle oublie quelquefois sous le chaume : voilà pourquoi une des dispositions de la loi du 3 brumaire porte

que dans les écoles centrales, comme dans les écoles spéciales, vingt élèves seront pensionnés aux dépens de la patrie. Quant à la masse de la population, en sortant des écoles primaires, elle se repartira dans les ateliers et dans les campagnes. N'accusez pas votre sort, paisibles artisans, heureux cultivateurs ! destinés à des travaux utiles et toujours honorables, c'est vous qui vivifierez le commerce et l'industrie, c'est vous qui fonderez la prospérité publique : exempts d'ambition, bornés dans vos désirs comme dans vos besoins, tranquilles au sein de vos respectables familles, vous verrez du port tous les orages politiques ; vous applaudirez peut-être un jour à votre obscurité tutélaire, et si vous ne connaissez pas cette vaine fumée qu'on appelle gloire, vous connoîtrez le bonheur.

Pères de familles, c'est à vous à sonder les goûts, les inclinations de vos enfans ; à voir si leur place est dans un atelier ou sur les bancs de l'école centrale ! Si vous vous appercevez qu'ils aient reçu d'heureuses dispositions de la nature, c est à vous à les cultiver, à développer leurs talens naissans, à former leur esprit comme leur cœur : n'est-ce pas le premier et le plus doux devoir de la paternité? Quel charme n'éprouverez-vous pas en vous emparant de leurs premières pensées, en suivant les progrès de leur raison, en les voyant saisir vos instructions avec une curiosité avide, chercher à vous surprendre par quelqu'effort d'intelligence, vous étonner quelquefois par leur sagacité, et sur-tout sentir le prix de vos soins et les payer

d'un redoublement d'amour et de reconnoissance !

Nous ne nous dissimulons pas qu'il est beaucoup de pères de familles à qui des fonctions publiques, des occupations journalières, et peut-être même le défaut d'instruction, ne permettront pas de remplir ces devoirs. Mais, rassurez-vous, citoyens ; vous verrez s'élever autour de vous une foule d'écoles intermédiaires où des hommes estimables dévoués à l'instruction de l'enfance, par leurs soins complaisans et leur zèle infatigable feront oublier à leurs élèves qu'ils ont quitté la maison paternelle : il en est même qui doivent vous être connus, et qui ont été constamment honorés de la confiance publique. Continuez, utiles instituteurs, à diriger les premiers pas des jeunes élèves qui se rassemblent autour de vous ; qu'ils essayent sous vos yeux leurs talens et leurs forces, et que leur ambition soit de franchir rapidement l'intervalle qui les sépare de l'école centrale ! Puissiez-vous, pour prix de vos travaux, voir chaque année s'échapper de vos mains le germe de quelques grands hommes destinés à parcourir à pas de géant la carrière des sciences, et à faire rejaillir sur vous une partie de leur gloire !

Quant à nous, remplis de zèle, pénétrés de l'importance et de l'utilité de nos fonctions, nous travaillerons à rendre nos élèves dignes des grandes destinées du Peuple Français, et il ne tiendra pas à nous qu'ils n'honorent un jour et leur patrie et leur famille.

N. B. Nous rappellons aux Pères de famille que leurs enfans, en se présentant à l'école centrale, doivent être munis de leur acte de naissance ; parce que, conformément à la loi, ils ne peuvent être admis dans les cours de Langues vivantes, de Langues mortes, d'Histoire naturelle et de Dessin, qu'à l'âge de douze ans ; dans ceux de Mathématiques et de Physique expérimentale qu'à quatorze ans ; et enfin dans les cours de Grammaire générale, de Belles-lettres, d'Histoire et de Législation qu'à seize ans au moins.

Les Professeurs de l'École centrale du Département du Cher,

SIGAUD-LAFOND, Professeur de Physique et de Chimie expérimentale ;

RUELLE, Professeur de Législation ;

ALAUX, Professeur de Mathématiques ;

BONNAIRE, Professeur d'Histoire ;

BOURDALOUE, Professeur d'Histoire naturelle ;

MOINET, Professeur des Arts du Dessin ;

BLONDEAU, Professeur de Grammaire générale ;

CHEDIN, Professeur des Langues anciennes ;

WURML, Professeur des Langues vivantes ;

RAYNAL, Professeur des Belles-lettres.

A BOURGES, de l'Imprimerie de J. B. BRULASS, Imprimeur du Département du Cher.

